

## SCARIFICATIONS ADOLESCENTES : UNE VIOLENCE NARCISSIQUE

Catherine Rioult

ERES | « Enfances & Psy »

2018/2 N° 78 | pages 114 à 124

ISSN 1286-5559

ISBN 9782749261171

Article disponible en ligne à l'adresse :

-----  
<https://www.cairn.info/revue-enfances-et-psy-2018-2-page-114.htm>  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour ERES.

© ERES. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



**Catherine Rioult**

## Scarifications adolescentes : une violence narcissique

*Catherine Rioult,  
psychologue clinicienne,  
psychanalyste ;  
docteur en psychopathologie clinique ;  
chercheuse associée  
au Laboratoire Techniques  
et enjeux du corps,  
université Paris Descartes ;  
catherine.rioult@free.fr*

Les scarifications adolescentes sont plus fréquentes depuis quelques années et touchent tous les milieux sociaux. Quand les parents découvrent les marques sanglantes sur le corps de leurs adolescents, cela provoque, surtout chez les mères, un état d'angoisse et de sidération profond.

Bien que la scarification revête un caractère secret et honteux pour l'adolescent, il l'expose de plus en plus sur certains sites internet qui offrent un accès à leur intimité dans les réseaux sociaux. C'est d'ailleurs souvent par ce biais qu'ils en ont connaissance la première fois et qu'ils l'expérimentent.

Quelle en est la logique sous-jacente, comment comprendre le fonctionnement psychique de ces adolescents qui portent atteinte à leur corps pour endiguer leur angoisse ?

Nous allons envisager ce symptôme sous l'angle du narcissisme et examiner comment cette pratique, qui s'inscrit dans un contexte de fragilité narcissique, va venir en même temps suppléer ces défaillances narcissiques.

Cette réflexion s'appuie sur la rencontre avec des adolescents dans ma pratique clinique en libéral et en institution. La vignette clinique de Virginie, adolescente que j'ai suivie pendant quelques années, viendra étayer mon propos.

### **QU'EST-CE QUE LA SCARIFICATION ?**

Elle correspond à une pratique consistant à effectuer une incision superficielle sur la peau avec un objet coupant en faisant couler le sang et en laissant une trace irréversible.

À l'origine de ce geste, elles (la plupart du temps ce sont des filles) évoquent très souvent un sentiment de dévalorisation et de honte. Elles disent que ce geste leur apporte un



soulagement, un apaisement ou une libération. Elles affirment se sentir mieux après, que « cela leur fait du bien ». Pour elles, la douleur physique est plus supportable que la douleur psychique car elle est circonscrite et leur permet de mieux sentir leur corps.

Souvent, le soulagement recherché est de courte durée et elles sont obligées de renouveler l'opération lorsque le but de la pulsion est atteint, c'est-à-dire sa satisfaction.

De nombreux auteurs ont étudié cette pratique.

Selon l'approche sociologique, David le Breton (2003) parle « d'acte de passage » dont le but serait une saignée identitaire. Sur le mode de la pensée magique, des scarifiantes<sup>1</sup> mentionnent qu'elles veulent faire sortir le mauvais sang ou les mauvaises pensées. Dans les sociétés traditionnelles, les scarifications peuvent avoir pour fonction de conjurer les mauvais esprits pour s'en protéger. Rappelons que la médecine française utilisait, il y a encore quelques années, pour guérir des maladies, les fameuses saignées destinées à faire sortir le mauvais sang. Dans le même esprit, les scarifiantes d'aujourd'hui utilisent le terme de purification.

Selon une approche psychopathologique, Xavier Pommereau (2006, p. 58) qualifie les scarifications de « violences cutanées auto-infligées » concernant des adolescents chez qui « les failles narcissiques et les souffrances identitaires sont à vif » (*ibid.*, p. 61). Pour lui, ces actes-symptômes interrogent des fonctions d'expression, d'inscription et de communication.

Les scarifications constituent un appel à l'aide qui ne dit pas son nom. L'urgence est de proposer à ces adolescentes un espace de parole en dehors du milieu familial. L'évaluation effectuée dans un premier temps permet de se demander à quelles structurations psychiques renvoie ce symptôme, qui peut aller de la névrose jusqu'à des pathologies psychiatriques lourdes. Puis il s'agit de créer un lien qui leur permettra d'exprimer ce que Catherine Chabert (2000) nomme « des tentatives de figurations inconscientes de blessures psychiques indicibles ou inélaborables ». La faille narcissique sévère entraîne une impossibilité à se représenter dans le monde par un signifiant. Si ce signal d'alarme n'est pas entendu, s'il n'y a pas de prise en charge, elles peuvent passer à un stade supérieur et faire une tentative de suicide. Pourtant, la plupart du temps, elles disent ne pas avoir envie de mourir mais de seulement faire disparaître une douleur insupportable.

Ces adolescentes nous mettent à une place paradoxale où à la fois elles alertent avec leur symptôme et ne veulent pas en parler. Elles sont souvent en conflit avec leurs parents dont elles veulent se couper, cependant ceux-ci ont une fonction d'étayage, plus ou moins contenant, et soutiennent leur narcissisme.

C'est ce qui fait la spécificité de ce symptôme car il est lié aux difficultés psychopathologiques soulevées par le processus même d'adolescence : une période de flottement où le jeune est dans une quête d'identité et d'une image de lui-même.

1. Terme que je propose pour désigner les sujets qui se scarifient. Par ce choix, je souligne le côté actif de cette pratique.



## NARCISSISME ET SCARIFICATION

Le narcissisme est un concept-clé pour comprendre la construction de la personnalité et la structuration de la vie psychique de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte.

C'est en 1914, dans son article « Pour introduire le narcissisme » que Freud développe le concept de narcissisme, même si on peut retrouver quelques occurrences dans des textes antérieurs. Il décrit le narcissisme primaire comme l'investissement libidinal du Moi ayant pour origine les toutes premières relations avec la mère. Dans cette indifférenciation entre le Moi et le « non-Moi » chez le bébé, Freud laisse entrevoir des traits de comportement narcissique à partir d'une répartition entre libido du moi ou narcissique, et libido d'objet.

L'association des pulsions d'autoconservation et autoérotique, toutes deux émanant du corps, va créer l'essentiel de la charge émotionnelle du narcissisme primaire, soutenue par la mère ou la personne qui dispense des soins.

Puis la libido est retirée de l'objet pour être retournée sur le Moi. Freud désigne alors le narcissisme secondaire comme le résultat du retour sur le Moi de la libido, qui serait l'intériorisation de la relation à la mère. L'enfant pourra ainsi s'aimer comme on l'a aimé et comme on l'aime, origine du narcissisme.

Freud a montré l'opposition entre libido narcissique et libido objectale dans son article de 1914. Il continuera à faire évoluer ce concept tout au long de son œuvre, à travers d'autres notions fondamentales, comme le principe de plaisir ou la pulsion de mort. Il les articulera aussi avec d'autres concepts comme le masochisme et l'idéal du moi.

Le concept de narcissisme disparaîtra sous l'avancée à la fois de la dernière théorie des pulsions et de la seconde topique. La voie de sortie du narcissisme se fera par l'idéal du moi, l'instance régulatrice.

De nombreux psychanalystes s'inscrivent dans la suite de Freud et ont modifié et approfondi le concept de narcissisme en France avec Béla Grunberger (1993), aux USA avec Kohut (2004) et notamment la notion de *self*. Lacan (1936, 1949) accordera une place importante à la relation narcissique lors du stade du miroir (avec la description du moment fondateur du sujet) que nous développerons ultérieurement.

Philippe Jeammet (1989, p. 179) l'évoque aussi comme un concept crucial : « [...] le narcissisme n'est ni une entité ni un état assuré une fois pour toutes, mais une construction permanente qui repose sur des supports dont les défaillances ou les modifications peuvent à tout moment le remettre profondément en question ».

## CORPS ADOLESCENTS ET NARCISSISME

Au cours de son développement, le bébé se sépare de sa mère en l'intériorisant pour en faire une représentation psychique. L'adolescence est une période

de réactualisation de ces premiers liens mais aussi de la fragilité narcissique précoce. C'est en fonction de leurs qualités que l'adolescence se déroulera plus ou moins bien. Si la capacité d'intériorisation de la toute première enfance a fait défaut, cela aura des conséquences à l'adolescence. En effet, c'est le moment où l'adolescent doit se dégager des liens originaires, se séparer de cette représentation interne pour retisser des liens avec de nouveaux objets. Les adolescents doivent faire le deuil des objets de l'enfance, c'est-à-dire de la relation infantile aux images parentales. Il leur est difficile de se désengager de leurs liens aux objets œdipiens. Parallèlement, les parents auront aussi à élaborer ce travail de deuil de leur enfant. Et c'est souvent là que le bât blesse.

Le corps est soumis à l'arrivée massive de la puberté à l'adolescence et il devient le témoin du narcissisme.

La plupart des adolescentes que je reçois évoquent une mauvaise image d'elles-mêmes, et un trouble de leur image du corps.

La métamorphose corporelle oblige le sujet à un réaménagement psychologique et relationnel. Le corps psychique subit les transformations du corps dans la réalité. Il est à la fois étranger et proche, aimé et détesté, envié et haï. Il y a toujours une référence aux figures parentales, dans la peur de leur ressembler.

Lorsque l'angoisse et la douleur vont s'affirmer, le corps deviendra le lieu de projection de l'agressivité interne. Il sera toujours là, à disposition pour recevoir et inscrire ce qui le déborde au plan psychique, comme les aspects violents, adressés à soi-même ou aux autres. Le corps devient le lieu où se situe le conflit.

Le moi en subit les répercussions. S. Freud a donné une définition du moi en le reliant directement au corps, il a parlé d'un « moi corporel », décrivant le moi comme une « enveloppe psychique », enveloppe contenante et aussi lieu de mise en relation avec le monde extérieur. Cet aspect du développement est décrit par Freud en 1923 (p. 238) : « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface mais il est lui-même la projection d'une surface ». En 1927, il ajoute une note de bas de page où il explique que le moi est finalement dérivé de sensations corporelles, principalement de celles qui ont leur source dans la surface du corps. La genèse du moi remonte donc à la toute petite enfance et prendrait son origine dans les sensations corporelles. Celles-ci sont essentielles et doivent être ressenties pour que le sujet se sente exister. Elles débutent dans le contact peau à peau avec sa mère, au moment de la naissance, et plus tard dans le nourrissage, dans la toilette et les soins grâce auxquels l'enfant initie sa présence au monde. Les mouvements de son corps participent pleinement à cet éveil.

L'appareil psychique est parfois désorganisé par l'excès d'excitations que le Moi ne peut maîtriser. Il se produit de nombreuses manifestations : une atteinte de la limite dedans-dehors, un bouleversement économique avec débordement pulsionnel, de l'angoisse avec des actions de décharge pour ramener la tension psychique à un niveau tolérable. Chez certains sujets qui se scarifient, nous pouvons penser à un mécanisme analogue avec un système pare-excitation



perturbé, débordé, défaillant, intolérant. Le Moi est alors particulièrement exposé aux traumatismes. L'effraction du pare-excitation, externe ou pulsionnelle, entraîne donc un trauma qui a pour conséquence une diminution, voire une perte des limites du corps et de la psyché.

De plus, à l'adolescence, la confrontation avec l'exercice possible de sa sexualité génitale entraîne une angoisse à la fois réelle et fantasmatique qui viendra ébranler l'équilibre narcissique. Il s'ensuit un conflit entre la théorie infantile et la théorie génitale pubertaire.

### **NARCISSISME ET STADE DU MIROIR REVISITÉ**

Lacan reprendra le concept du narcissisme très précocement, avant que l'enfant ne se reconnaisse comme unité, quand il est objet de désir et de fantasme de ses parents.

C'est dans le regard de l'autre que l'enfant construit une image de lui et notamment à partir des messages qui lui viennent de sa mère. Avant qu'il ne possède une certaine maîtrise sur son propre corps, l'enfant ne peut s'appréhender comme unité car il dépend de l'autre pour survivre.

En psychanalyse, pour Lacan, nous pouvons rappeler que, si « l'enfant est né avec un corps, ce n'est pas pour autant un corps propre » et il faut attendre entre 6 et 18 mois pour avoir un corps unifié, « pour qu'il s'approprie son corps ». L'enfant n'a pas de représentation unifiée de son corps, il se vit comme morcelé avec des sensations dispersées.

Toujours dans le stade du miroir de Lacan, l'enfant va petit à petit comprendre que cette image dans le miroir est la sienne, il s'y reconnaît. Le fait de se regarder dans un miroir ne suffit pas à avoir un corps. La captation dans une image doit être redoublée par la présence d'un tiers. Pour Lacan, c'est devant le miroir qu'a lieu pour la première fois, la reconnaissance par un enfant de sa propre image, au moment où, se tournant vers celui ou celle qui le porte, un signe d'assentiment lui est donné. C'est le premier pas dans l'acquisition d'une totalité fonctionnelle de soi. L'effet du stade du miroir est celui d'une représentation totale du corps propre. C'est le passage du morcellement à l'unité.

Mais la forme à laquelle l'enfant s'identifiera est un leurre puisqu'en fait, il n'est pas cette forme. Le rapport narcissique du sujet à son moi ainsi créé demeure imaginaire. « Ce rapport érotique, écrit Lacan (1936, 1949), où l'individu humain se fixe à une image qui l'aliène à lui-même, c'est là l'énergie et c'est là la forme d'où prend origine cette organisation passionnelle qu'il appellera son moi. »

Selon la façon dont il a traversé le stade du miroir, l'adolescent se crée de lui-même une image de lui plus ou moins stabilisée, sur laquelle il va pouvoir prendre appui pour, petit à petit, intégrer les nouvelles sensations qu'il éprouve. La façon dont la mère répond aux besoins de l'enfant imprime sa marque au regard que l'adolescent porte sur lui-même.

**VIRGINIE : DE LA VIOLENCE NARCISSIQUE À L'AMOUR DE L'AUTRE**

Le cas d'une adolescente, Virginie, que j'ai reçue pendant plusieurs années en psychothérapie illustre parfaitement la question du rapport entre le narcissisme, l'image du corps et la relation à l'autre.

Je vois Virginie, 17 ans, pour la première fois en novembre 2014. Elle a pris elle-même rendez-vous. Son joli visage est doux, mais, dès qu'elle parle, je ressens une certaine dureté. Elle n'est pas très à l'aise dans son corps et peu féminine.

Elle me parle de ses angoisses et de ses difficultés relationnelles avec sa mère qu'elle décrit comme peu chaleureuse et uniquement intéressée par ses résultats scolaires. Elle se sait la préférée car elle est brillante, elle a été détectée « enfant précoce » en primaire. Elle est maintenant en première année de droit à l'université.

Elle a deux sœurs âgées de 15 et 8 ans. Sa mère, qui vise le meilleur pour elles, a donné à ses enfants une éducation très stricte. Ses parents sont divorcés depuis quatre ans. C'est le père qui est parti car il ne s'entendait plus avec la mère de Virginie. Il a refait sa vie et vient d'avoir un enfant. Elle le voit régulièrement. Elle se rend chez lui un week-end sur deux. Ils entretiennent de très bonnes relations.

La mère, expert-comptable, investit énormément son travail : elle part tôt et rentre tard. Le père est directeur d'une société de restauration. Virginie me rapporte la plainte de sa mère : « Je me suis sacrifiée pour vous, pour toi. Quand je suis sortie de l'école, j'aurais pu faire une carrière internationale mais j'ai choisi de rester en France et de fonder une famille. Je regrette, je vis une grande déception car votre père est parti. »

Elle a, en effet, présenté des troubles dépressifs après le départ de son mari. Très en demande et exigeante à l'égard de sa fille, elle déverse sur elle sa colère. Sa mère, dit Virginie, est très intrusive, elle entre dans sa chambre sans frapper, et ne lui laisse aucun espace.

Ses études de droit ne lui plaisent pas. Son rêve serait de travailler dans la restauration, comme ses deux parents qui sont dans ce domaine mais dans la gestion. Elle aimerait intégrer une grande école hôtelière mais se heurte au refus de sa mère.

Elle décrit ainsi sa mère : « Elle a toujours voulu s'enfermer pour ne pas être touchée personnellement » et évite les sujets qui fâchent. Elle lui parle peu et, à l'adolescence, Virginie est perturbée par les changements de son corps. Elle ne lui avait jamais parlé de ses règles.

Au début, Virginie n'arrive à exprimer aucune émotion quand elle me rapporte des paroles de sa mère, comme si elle n'avait pas le droit de lui en vouloir. Puis, un jour, elle s'exclame « Ma mère c'est un poids ! » et laisse couler des larmes.



Ce moment-là a constitué une étape, elle a pu alors commencer à se séparer un peu d'elle pour exister.

### LE CHOIX DES SCARIFICATIONS

Au bout de quelques semaines, elle me parle des scarifications auxquelles elle se livre de manière compulsive. Quand l'angoisse monte, elle se saisit d'une lame de rasoir et se coupe, et elle ne peut plus s'arrêter. Cela a commencé après le divorce de ses parents, il y a quatre ans, puis elle a arrêté et a repris.

Un jour, elle a voulu que sa mère le sache, voici ce qu'elle dit : « Elle l'a su le jour où j'ai décidé qu'elle le sache. J'avais besoin d'aide, je devais en parler, mais je ne savais pas comment lui dire. Je n'en avais parlé à personne. J'avais peur de la réaction de ma mère, je ne me voyais pas comment lui expliquer. Donc, un jour, je lui ai montré en me mettant en short et bras nus. Je voulais contrôler la manière dont elle le saurait. »

Elle voulait maîtriser le moment exact où sa mère allait le découvrir. De même, elle m'explique qu'elle contrôle la profondeur de la coupure : « Je faisais attention que cela ne soit pas trop profond car je n'avais pas envie que l'on me recouse. »

La mère a eu une réaction violente quand elle lui a demandé pourquoi elle faisait cela. Virginie n'a pas pu répondre, elle en a conclu : « Il faut t'enfermer dans un hôpital psychiatrique. » Des paroles qu'elle n'a pas supportées, elle est alors partie. « Quand je suis revenue elle pleurait. » « Tu as brisé quelque chose en moi, je ne pourrais pas réussir à le reconstruire », lui a dit sa mère. Virginie rapporte ce moment avec ces mots : « Elle me condamnait, me jugeait. Elle ramenait tout à elle, elle était dans le déni de moi. Elle n'a pas compris, elle ne comprendra jamais, cela l'a blessée. Elle est excessive, ses propos sont violents. Après, elle a dit que j'étais malade et qu'il fallait que je me fasse soigner. Alors elle a regardé sur Internet et elle a trouvé votre livre. Elle l'a acheté. Elle ne l'a pas lu, c'est moi qui l'ai lu et je vous ai contactée. »

La première fois qu'elle a commencé à porter atteinte à son corps, Virginie le raconte ainsi :

« À l'école, j'ai toujours eu des difficultés pour me faire des amis. J'étais souvent seule. Je n'allais pas bien. Alors j'ai commencé à me coudre la plante des pieds avec du fil et une aiguille, ça ne faisait pas mal. Puis j'arrachais le fil et quand je marchais pieds nus, j'avais de la corne mais cela me faisait mal tout de même. Ça me faisait mal mais cela ne me dérangeait pas. C'est un peu effrayant de me faire mal toute seule mais ça me rendait euphorique. Je me suis laissée entraîner. J'ai maintenant environ trois cents marques. J'utilise un cutter. Quand je fais cela, j'enchaîne, je ne pense plus, c'est mécanique. »

Quand je lui demande de me parler de ses affects et de ce qu'elle ressent vraiment à l'intérieur d'elle, elle répond : « J'avais envie de pleurer mais je n'y arrivais pas. J'avais envie de me sentir vivante, je n'avais pas l'impression de l'être. Je ne ressentais rien, je n'avais pas mal, pas assez. »



Au début, Virginie décrit avec une grande précision ce qui la conduit à se scarifier et la manière dont elle s'y prend. Son discours « technique » et formel semble manifester une prise de distance par rapport à ses propres affects. Puis elle va décrire ce qui l'amène à pratiquer cet acte.

Elle a commencé après le départ de son père, ce qui a correspondu pour elle à un sentiment de trahison et d'abandon sur le fond d'un grand sentiment de dévalorisation. Elle décrit une montée d'angoisse qu'elle ne peut verbaliser, qui correspond à un vécu de non-existence propre.

Après son geste scarificatoire, elle confie : « Je me sentais plus libre, le sang coule, je me sens vivante. J'ai besoin d'avoir mal, j'ai besoin de douleur comme repère, c'est rassurant de savoir que je peux sentir. J'ai tellement mal à l'intérieur, cela me crée un soulagement. »

La psychothérapie avançant, je me rends compte qu'elle a arrêté de se scarifier. Elle l'évoque : « J'ai arrêté les scarifications depuis le mois dernier, j'ai pourtant envie souvent. Si je recommence une fois, je ne pourrais plus m'arrêter. Il n'y avait plus de place sur ma peau. »

#### **APPEL AU REGARD DE SA MÈRE**

La façon dont sa mère lui montre qu'elle l'aime est d'ordre narcissique, liée au reflet qu'elle renvoie, à l'image de la réussite. C'est une forme d'amour qu'elle peut ressentir comme « chosifiant ». En se scarifiant, Virginie lançait un appel au regard de sa mère et les marques lui étaient adressées. Par ces entailles, c'est comme si elle lui disait : « Vois jusqu'où je suis obligée d'aller pour que tu me regardes ! » Elle essaie de se différencier de sa fratrie et d'exister aux yeux de sa mère autrement que comme « vitrine de l'excellence », elle veut être aimée pour elle-même, quitte à endommager son corps.

Pour revenir au stade du miroir décrit par Lacan, l'enfant ne se voit pas par son propre œil, mais toujours par l'œil de la personne qui l'aime ou le déteste. Lacan (1985, p. 7) dit encore : « C'est par la voie du regard que ce corps prend son poids. »

Il semble que, pour Virginie, la certitude vacillante d'avoir un corps trahit un défaut d'identification primaire au corps spéculaire. Elle n'a pas fait l'expérience jubilatoire du miroir où l'autre la voit.

À l'adolescence, Virginie est confrontée à nouveau à la question du miroir qui lui renvoie un corps transformé, elle se trouve dans la désillusion. Virginie ne porte pas sur elle un regard positif, elle se trouve grosse mais ne l'est pas. Elle n'arrive pas à être et ne peut accéder à une représentation car elle a manqué de « bras » et de « regard ». Celui, peu bienveillant de sa mère, continue d'être très présent chez elle.

Elle retourne une violence sur son corps, elle tente de se fabriquer une deuxième peau en inscrivant dans sa chair des signifiants qui lui manquent.



Ces signifiants devenus signes qui se sont incarnés dans le corps s'impriment comme un sceau sur sa peau jusqu'à devenir « sa marque de fabrique ». Elle en a trois cents. Elle en a honte et, en même temps, c'est sa façon de se différencier, de s'affirmer dans sa famille et auprès de sa mère.

### **RECHERCHE DE SENSATIONS POUR SE FAIRE EXISTER**

Elle teste son corps pour « se sentir vivante, éprouver ». Se couper, inciser sa peau en est un moyen. C'est son enveloppe corporelle, en tant que limite avec l'extérieur qu'elle entaille, elle porte atteinte à ses contours.

Nous avons vu que le moi se construit sur les sensations corporelles. Il lui faut avoir mal pour sentir son corps. C'est cette douleur-là qui viendra confirmer les limites du moi donc de son corps.

Virginie a vécu en même temps des moments abandonniques et des moments trop excitants avec une mère présente/absente exerçant ainsi une fonction de pare-excitation désastreuse. Les angoisses d'intrusion et de fusion alternent avec des angoisses d'abandon, créant ainsi une rupture de la continuité d'être.

On peut se demander si les scarifications ne lui permettent pas de « reprendre la main » sur son corps, dans une tentative de maîtriser le vécu douloureux qu'elle a subi passivement. De même, elle veut contrôler le moment où sa mère va s'apercevoir qu'elle se scarifie. Aux prises avec elle, elle tente de se dégager de cette place qui l'empêche de vivre pour elle-même.

### **REGARD NARCISSISANT**

Parce qu'elle se retrouve en position de sujet par mon écoute, cette jeune fille peut me situer à une place de mère symbolique, à la fois celle qui l'écoute, celle qui la regarde et celle qui la met à une certaine distance d'elle. En tant que psychanalyste, j'occupe une place particulière.

Elle peut me montrer ses scarifications, ce que n'accepte pas sa mère, et parce qu'elle peut les montrer, elle va pouvoir en parler. L'une des conséquences de la position subjective est de pouvoir sortir du registre de l'imaginaire pour fonctionner dans le symbolique. Le langage a permis à Virginie d'accéder à l'élaboration et à la symbolisation, au-delà du corps.

Très investie dans la psychothérapie, Virginie n'a jamais raté une seule séance. Elle commence toujours par me demander si je vais bien. Elle a pu intérioriser un lien transférentiel suffisamment bon pour lui donner confiance en elle, et construire des repères affectifs stables grâce au cadre, à la régularité des séances. Cela l'a « nourrie ».

Virginie ne se sentait pas reconnue par sa mère qui concevait comme normal qu'elle réussisse.

Elle a compris que les scarifications constituaient un rempart pour faire taire sa mère. De plus, en contrôlant le moment où elle lui donnerait à voir ses marques, elle repérerait l'effet produit sur elle. Elle a voulu se couper de l'image de « fille

impeccable », et que sa mère l'aime comme elle est, avec ses failles, « failles psychiques » figurées par des « failles corporelles », histoire de lui rappeler, pour longtemps, qu'elle n'est pas parfaite. Elle a pris conscience que ce message s'adressait à elle-même en premier lieu : il lui fallait se dégager de l'emprise maternelle et construire son propre chemin sans rechercher l'approbation de sa mère, sans espérer qu'elle changerait. Les blessures qu'elle s'est infligées ont laissé des traces qui lui servent à se remémorer ces moments douloureux qui constituent une preuve de son existence, mais aussi de l'évolution qu'elle souhaite donner à sa vie.

Virginie a arrêté les scarifications après les vacances d'été, mais lui vient parfois l'envie de s'entailler encore, me dit-elle : « un trait juste pour que le sang coule... »

Elle a arrêté aussi de se faire mal depuis qu'elle a rencontré Jean.

Depuis déjà quelques mois, elle va mieux. Elle est moins triste et ne me parle plus de sa mère. Elle est amoureuse, mais ne me le dit pas. Elle a débuté une relation avec un garçon inscrit en droit, comme elle. Elle est heureuse avec lui, me confie-t-elle. Leurs relations sexuelles se passent bien malgré son appréhension par rapport à son corps. Sa mère est au courant. Elle l'a déjà rencontré. Cette relation l'aide à se séparer de sa mère. Ce garçon qui semble bienveillant lui apporte de la douceur et de la quiétude. Elle investit davantage ses études de droit : elle me parle de ce qu'elle apprend et de l'intérêt qu'elle y porte. Elle travaille beaucoup pour réussir ses examens et ne pas avoir à les repasser en septembre. Il est prévu qu'elle travaille dans un restaurant cet été.

### CONCLUSION

C'est la fragilité narcissique et ses conséquences sur sa relation avec les autres qui amènent l'adolescent à se scarifier. Si ses bases narcissiques sont peu solides, la qualité des relations précoces est fragilisée et l'adolescence le réactualise.

Virginie, au fil de l'analyse et dans le transfert, a pu affronter sa souffrance et retrouver un espace pour penser et élaborer grâce à la création d'une alliance thérapeutique. Elle a pu retrouver un équilibre narcissique perdu et opérer un travail de liaison entre narcissisme d'objet et narcissisme du moi.

C'est le rôle du psychanalyste, au regard contenant, de rendre possible le développement d'un « narcissisme structurant », c'est-à-dire celui qui soutient le sentiment d'existence et le développement de l'identité sexuelle, centrale dans la construction de l'identité d'adolescente.

### BIBLIOGRAPHIE

- ASSOUN, P.-L. 1994. « Au premier regard. Pour une métapsychologie du ravissement amoureux », *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 49, « Aimer/Être aimé ».
- CHABERT, C. 2000. « Le passage à l'acte, une tentative de figuration ? », *Adolescence*, monographie, ISAP.
- DOUVILLE, O. 1993. « Corps et roman familial à l'adolescence », *Cliniques Méditerranéennes*, n° 39/40.



FREUD, S. 1920. « Au-delà du principe de plaisir », dans *Œuvres Complètes de Freud. Psychanalyse*, vol. XV, Paris, Puf, 1996, p. 273-338

GUTTON, P. 2013. *Le pubertaire*, Paris, Puf., coll. « Le fil rouge ».

GRUNBERGER, B. 1993. *Le narcissisme. Essai de psychanalyse*, Paris, Poche.

JEAMMET, P. 1989. « Les enjeux narcissiques à l'adolescence », *Journal de la psychanalyse de l'enfant* n° 7, « Le narcissisme à l'adolescence (Colloque de Monaco) ».

KOHUT, H. 1971. *Le soi*, Paris, Puf, 2004.

LACAN, J. 1949. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

LACAN, J. 1936, 1949. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966.

LACAN, J. 1985. « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le bloc-notes de la psychanalyse*, n° 5.

LE BRETON, D. 2003. *La peau et la trace*, Paris, Métailié.

LEVI-STRAUSS, C. 1947. *Structures élémentaires de la parenté*, La Haye, Mouton, 1967.

POMMERAU, X. 2009. *L'adolescence scarifiée*, Paris, L'Harmattan.

RIOULT, C. 2013. *Ados : scarifications et guérison par l'écriture*, Paris, Odile Jacob.

**Mots-clés :**

Scarifications, enveloppe psychique, regard, sensations.

**RÉSUMÉ**

Les scarifications sont à la source même du lien corps/psyché, constitutif de l'identité du sujet au sortir de l'adolescence. Elles renvoient à l'échec du rôle contenant de la mère laissant une enveloppe psychique défaillante. Le corps est pris dans le tumulte des remaniements narcissiques. Le narcissisme ne peut se penser indépendamment de l'objet et de la relation à l'autre, du corps et de ses expériences. Nous verrons comment les attaques du corps ont pour fonction de colmater les failles narcissiques comme un pansement. Elles sont là pour que le sujet puisse sortir de sa fixation à une image aliénante à son moi. À l'aide d'éléments de la psychothérapie de Virginie, nous montrons comment le regard de l'autre offre la possibilité d'élaboration du ressenti du sujet et permet de restaurer l'harmonie entre son narcissisme propre et sa relation à l'autre.

**SUMMARY**

*Self-cutting is at the very source of the body/psyche relationship that is constitutive of the subject's identity at the end of adolescence. It is related to the failure of the the mother's containing role, leaving a deficient psychic envelope. The body is caught in the tumult of narcissistic reorganisations. Narcissism cannot be thought about independently of the object and of the relationship with the other, of the body and of its experiences. We shall see how attacks on the body have the function of patching up narcissistic flaws like a bandage. They exist so that the subject can get beyond his fixation to an alienating image of his ego. With the help of elements from the psychotherapy of Virginie, I will show how the gaze of the other offers the possibility of elaborating the subject's feeling and makes it possible to restore the harmony between his own narcissism and his relationship with the other.*

**Key words :**

*Scarifications, psychic envelope, gaze, sensations.*